

Les historiens aiment débattre entre eux, disputer au sens médiéval et universitaire du terme, lancer des thèses, des antithèses, puis, documents à l'appui et idées bien arrêtées et bien défendues, parvenir à leurs conclusions. L'Espagne médiévale est un terrain de choix pour les intellectuels, et c'est l'une de ses qualités. Car elle offre une documentation remarquable dans ses archives nationales, urbaines, régionales, épiscopales et monastiques, et ceci pour chacun des royaumes qui ont composé l'Espagne, la Castille, l'Aragon, la Navarre, sans oublier le Portugal ; l'histoire qu'elle met à la disposition des écrivains est riche d'évènements, d'affrontements culturels et sociaux, d'exposés dogmatiques et de grands textes. Les maisons d'édition nous ont déjà permis des publications de thèses et de synthèses, sur la vie politique et ses textes fondamentaux, sur la vie juive et la vie quotidienne. Mais l'analyse peut se poursuivre.

Quelques controverses peuvent être rappelées d'emblée. Americo Castro, écrivant à Princeton en 1946 et éditant à Buenos Aires en 1948, avait lancé les débats avec son livre aussi séduisant que provocateur, *España en su historia ; Cristianos, Moros y Judíos*, 2^e éd., Barcelone, 1983, dans lequel il montrait que l'Espagne n'avait su évoluer que grâce à cet affrontement (pacifique autant que conflictuel) entre les gens des trois religions réunis sur son sol, et il avait lancé le terme de *convivencia*, l'Espagne souffrant des invasions, absorbant des réfugiés, puis choisissant de les combattre ; son premier chapitre, « l'Histoire d'une insécurité », donnait le ton à l'ensemble. Claudio Sanchez Albornoz a réagi et écrit, également en Amérique latine dans ces mêmes années, *España, un enigma historico*, Buenos Aires 1956, en deux volumes, réédité huit fois jusqu'en 1981 (Barcelone). L'Espagne a toujours fait triompher ses valeurs propres, romano-wisigothiques, illustrées chez les réfugiés des Asturies et des Pyrénées lors de l'invasion arabe, ces réfugiés qui ont progressivement reconquis le sol espagnol en rétablissant leur Église traditionnelle et leurs cadres sociaux originaux, sans une quelconque influence de ces religions et ces races périphériques. La bibliographie et les colloques relancent sans cesse ces diatribes, depuis une soixantaine d'années. De nouvelles questions s'y greffent, aussi riches de prises de position et de publications. L'Espagne fut-elle conquise par les Arabes ou s'est-elle donnée à eux par une suite de capitulations ? Ignacio Olagüe, avec *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, Paris, 1969, à son tour a fait naître toutes sortes d'interprétations ; les monographies actuelles portant sur des régions de la Castille, sur des villes, prises et reconquises, parlent souvent de « conquête féodale » depuis le Nord, les responsables chrétiens du Nord de l'Espagne désirant, avec de seuls desseins politiques et économiques, s'installer dans les riches huertas du Sud et hériter des belles créations andalouses, comme ils l'auraient fait de toute région, étrangers totalement à tout esprit de reconquête chrétienne, sur des peuples islamisés et épanouis dans leur vie musulmane depuis toujours.

Et les propositions rebondissent. Peut-on parler de croisade en Espagne, n'est-ce pas plutôt une guerre de conquête parmi tant d'autres, qui se déroule là de 722 à 1492 ? Les Espagnols y ont-ils vu un combat pour la foi, ou un simple combat politique ? Enfin, les historiens peuvent se servir des exemples espagnols pour illustrer leur thèse à propos de la « mutation féodale » ou sa négation ; la féodalité a-t-elle bouleversé la société aux X^e et XI^e siècles, donnant aux hommes des rapports de droit totalement inconnus jusque là, ou bien ont-ils toujours agi selon des structures sociales et des idéologies séculaires, qui s'étaient peut-être adaptées aux circonstances, mais qui avaient toujours été vécues en Occident ? La Catalogne ainsi, peut être étudiée sous ce double aspect.

On pourrait encore lancer les débats à l'infini, et c'est là toute la richesse en Histoire médiévale. De fait, la bibliographie serait surabondante, et tous les cas particuliers, exposés dans les congrès et les revues savantes, mériteraient une mention. Ce n'est guère l'objet de cet ouvrage, qui est une réflexion sur tous ces points d'érudition, grâce à l'examen des attitudes de l'Église en Espagne, soit l'une des façons d'aborder la vie politique et la vie sociale, l'une et

l'autre si imprégnées des normes ecclésiastiques. L'Église de l'Espagne est originale, elle encadre le peuple chrétien selon des situations et avec des interlocuteurs qui sont propres à l'Espagne de ces siècles choisis, du VII^e au XV^e siècle ; mais c'est aussi l'Église catholique et romaine telle qu'elle doit s'exprimer en Espagne, elle-même structurée par des conciles œcuméniques, des politiques pontificales y demandant des réactions qui sont par ailleurs générales à tout l'Occident. C'est ainsi que l'Église, qui comprend la vie de l'État, la vie politique, la vie culturelle, puisque l'Église est l'ensemble des croyants autant que sa hiérarchie, doit lutter en Espagne dans ces siècles ; elle combat sans cesse pour exister avant de s'affirmer. Les Espagnols se sont largement exprimés, dans ces époques médiévales, et il faudra le plus possible leur laisser la parole. Plusieurs grands moments sont à suivre, en quelques étapes, l'époque des grands fondateurs du VII^e au IX^e siècle, celle des premières résistances, celle des reconquêtes territoriales, celle des remises en question, et il faudra conclure sur l'aboutissement de ce long mouvement, à l'aube du XVI^e siècle, mouvement qui est peut-être celui de toute l'Église occidentale, mais assurément celui de l'Espagne.